

LE VOYAGEUR

A mon père.

*Las d'avoir visité mondes, continents, villes,
Et vu de tout pays, ciel, palais, monuments,
Le voyageur enfin revient vers les charmes
Et les vallons rieurs qu'aimaient ses premiers ans.*

*Alors sur les vieux bancs au sein des soirs tranquilles,
Sous les chênes vieillis, quelques bons paysans,
Graves, fumant la pipe, auprès de leurs familles
Écoutaient les récits du docte aux cheveux blancs.*

*Le printemps refleurit. Le rossignol volage
Dans son palais rustique a de nouveau chanté,
Mais les bancs sont déserts car l'homme est en voyage,*

*On ne le revoit plus dans ses plaines natales.
Fantôme, il disparut dans la nuit, emporté
Par le souffle mortel des brises hivernales.*

EMIL NELLIGAN

Montréal, septembre 1897.

RÉVERIE

Par une belle soirée d'été, assise à la fenêtre de ma chambrette, (que je ne vais pas vous décrire, chers lectrices), je laisse mon imagination vagabonder. Installée confortablement, les coudes sur un coussin, les volets grands ouverts, je respire l'air frais et pur du dehors. J'ai, vis-à-vis ma fenêtre, une lumière électrique qui jette son éclatante lumière et autour de laquelle des milliers de papillons, d'insectes, de mouches multicolores, de hannetons, etc, voltigent follement, s'approchent, s'éloignent, puis s'approchent encore jusqu'à ce que, las enfin, ils tombent brisés, meurtris sur le sol où la mort les attend presque toujours. Souvent, je prends plaisir à regarder ces pauvres innocents, que le brillant éclat attire et qui de gaieté de cœur, volent à l'abîme. Ce que j'aime surtout à regarder, c'est l'ombre qu'ils projettent, et où ils prennent mille formes capricieuses. Rien de plus joli que de voir ces ombres aller en tous sens, toujours gracieuses, s'allongeant, se rapetissant. Tantôt elles semblent de jolis poissons, se jouant dans l'onde pure ou courant vers un appât quelconque. Tout à coup la forme change, on ne distingue plus que quelques petites taches, puis plus rien. Maintes fois, j'ai essayé de suivre ces ombres volages dans leur course vagabonde, mais je perdais tout de suite leur trace. Je ne sais pourquoi cette scène me remet en mémoire cette jolie page des martyrs de Châteaubriand, où Augustin écrit à Eudore, au moment où ils vont se séparer, et compare la vie à un port de mer. Il me semble voir dans les nombreux cercles d'ombres autour du poteau de la lampe de très petits navires de tous les climats, la foule disparate et animée de ceux qui arrivent et de ceux qui partent, de ceux qui viennent rencontrer un ami depuis longtemps absent et de ceux qui viennent donner une dernière poignée de main à ceux qui s'en vont vers d'autres rives et parmi lesquels plusieurs ne reverront jamais la plage qu'ils viennent de fouler.

Je lève les yeux et le spectacle est changé ; de l'autre côté de la rue, de magnifiques arbres au feuillage touffu étendent leurs rameaux à travers lesquels perce un petit morceau de la pleine lune. Je ne vois qu'un petit coin, mais si beau, si coquet. Dans quelques instants cette reine majestueuse, dont les sujets ne songent nullement à célébrer le long règne, aura dépassé, dans sa course sereine, les grands arbres qui me la cachent, et je la verrai avec son mystérieux voleur de choux sur sa monture. Oh ! l'homme de la lune !... Que de rêveries il a suscitées. Je me souviens de la première fois qu'une servante me conta cette aventure ; comme je pensai à ce pauvre "j'ignore" (c'était le nom du voleur de choux). Montagnes, vallons et vallées de la lune et tout ce qu'y pensent les savants, allez ! Vous ne valez pas pour moi le conte de "j'ignore" avec sa poche remplie de choux volés.

A droite, à quelques pas d'ici, passe toutes les dix minutes un tramway électrique et au loin j'entends le

sifflet d'une locomotive qui entre en gare, ou la sirène d'un bateau à vapeur passant dans le Canada sur la rivière. Dix heures sonnent à l'horloge du parlement : c'est l'heure de songer au repos. — Mais, quels sont ces cris ? Un papillon immense vient de s'abattre sur le trottoir et trois jeunes filles l'entourent. Elles le couvrent d'un chapeau ; elles veulent le saisir, mais elles n'osent, il est si grand, ses ailes étendues toutes ouvertes... Enfin, c'est fait, et voilà le malheureux prisonnier dans un chapeau. Le groupe joyeux l'emporte, et les éclats d'un rire nerveux montent jusqu'à moi.

Vont-elles le garder ou lui rendre la liberté ?... Si un papillon peut songer, comme les réflexions de celui-ci doivent être amères ! Heureux et libre il y a quelques instants à peine, il volait, léger, dans la nuit claire vers ce point lumineux qui l'attirait, lui laissant entrevoir tant de plaisir. L'éclat l'a séduit : c'est la captivité et la mort qui l'attendent.

Après de vains efforts pour voir de plus près, pour toucher l'objet de son admiration, il tombe épuisé en des mains qui le feront souffrir. Plus jamais il ne verra la lumière du jour—celle-ci, du moins, ne l'aurait pas trahi. Demain, pauvre étourdi, tu ne seras qu'un objet de curiosité. On te mettra dans une collection où tu rencontreras tant d'autres qui, comme toi, furent perdus par leur passion. Je te plains, mais qui pourrait te blâmer ? Ne voyons-nous pas tous les jours des êtres sensés, réputés sages, faire comme toi ? On court après les beautés, les richesses, les honneurs, les plaisirs vains, et quelquefois pis encore, pour tomber désenchanté au moment où le but semblait tout proche...

Pardon, la lune a vaincu sa rivale, la lampe électrique lui cède la place. Seule, maintenant, Sa Majesté va nous éclairer pendant la nuit, ce que j'aime infiniment mieux. (Lorsque la lune est dans son plein, la lumière électrique ne lui fait pas opposition.) Mais comme cette lampe du bon Dieu est très éloignée, je ne saurais écrire à sa clarté blafarde et douce, et je dis à tous : Bonsoir, que vos rêves soient doux !

BLUET.

Ottawa, 30 juin 1897.

UNE CAUSE CÉLÈBRE

(Voir gravure)

Enfin, la célèbre cause politique Tarte-Grenier se déroule devant les assises. Rappelons brièvement les faits qui l'ont suscitée.

L'an dernier, M. W.-A. Grenier, directeur de la *Libre Parole*, croyant être l'interprète des nombreux citoyens, libéraux comme conservateurs, qu'on suppose opposés à l'hon. M. Tarte, ministre des travaux publics, lançait contre ce dernier un formidable réquisitoire. De fait, vingt-cinq années de vie politique y étaient passées au crible.

Aussitôt, le ministre instituait une double action : civile et criminelle. Cette dernière avait été remise trois fois, vu les privilèges parlementaires de l'accusateur et malgré toute l'insistance de l'accusé, à chaque terme.

Tous s'accordent à dire que ce sera la plus mémorable lutte publique livrée devant le prétoire. D'un côté, un ministre puissant, habile, énergique, plein de moyens ; de l'autre, un jeune homme qui a gagné ses galons dans le monde de la publicité, est l'artisan de ses œuvres, plein de ténacité, d'audace et de confiance.

La défense paraît formidablement armée ; attendons le dénouement qui ne peut tarder. L'hon. juge Wurtele préside à cette cause. Les décorations que l'on voit à sa photographie, sont celles d'Officier de la Légion d'Honneur et d'Officier de l'Instruction Publique, toutes deux de France. Outre les avocats de la Couronne, nous voyons les avocats éminents dont les noms suivent : MM. Cornellier, Lebeuf et Lamothe pour la défense ; MM. Saint-Pierre, Greenshield et Dandurand pour la poursuite.

Inutile d'ajouter que cette cause passionne au plus haut degré le pays entier. Les grands journaux du dehors ont des représentants aux séances.

LA COURONNE

I

Aux longues stations sur les bancs de l'école, le petit Siffrein Costulat préférait les libres courses à travers les garrigues, les heures de guet près de la mare aux micocoules où de si pimpants rouges-gorges, de si sémillantes mésanges venaient se prendre à la pipée. Il aimait à courir sur les rocheuses collines, parmi les touffes poudreuses de lavande et de férigoule, dont les senteurs sauvages se mariaient fortement aux émanations salines de la mer, cette Méditerranée azurée qui frangeait la côte escarpée d'un bouillon de dentelles. Une de ses grandes joies était encore de s'embarquer avec les pêcheurs du village qui l'emmenaient volontiers, aimant le gamin pour sa figure rieuse, sa gaieté primesautière, et surtout son amour de la mer.

Ces escapades lui faisaient bien un peu redouter l'accueil réservé au logis ; aussi rentrait-il tête basse, se glissait-il silencieusement par l'huis entrebâillé et se faisait-il petit, petit, sous le regard sévère du père, humble ouvrier qui se tuait à la peine.

Sur un geste, il se réfugiait dans le galetas qui lui servait de gîte et faisait mine de dormir quand, la nuit, sa mère, les yeux rougis par les larmes, lui apportait en cachette le souper dont on l'avait privé et le baiser qui pardonne. Alors cédant à l'élan de son cœur, il entourait de ses bras le cou de la pauvre femme et promettait d'être sage. Mais bientôt survenait un matin où le ciel était pur, le soleil radieux, où les oiseaux chantaient en liberté, et ses honnes résolutions s'envolaient à leur suite...

Un soir, comme il rentrait, sans trop d'appréhension, ayant fait coïncider son retour avec la sortie de l'école, il s'arrêta stupéfait.

Son père Marius Costulat était étendu sur son lit ; à genoux, à son chevet, Siffrein vit pleurer sa mère.

Le moribond reconnut le pas de son fils, ouvrit ses yeux appesantis et l'appela d'une voix expirante.

Le petit Siffrein s'approcha timidement plus surpris qu'effrayé : son imagination d'enfant ne se rendait pas compte de mort.

— Mon enfant, dit Marius en posant sur la tête embroussaillée du blondin ses doigts calleux d'ouvrier déjà raidis par l'agonie, mon enfant, je vais mourir. Je ne veux pas te gronder à cette heure, mais tu as encore manqué la classe aujourd'hui. Je le sais, car je t'ai envoyé chercher. Tu n'étais pas là quand le curé est venu m'apporter les derniers sacrements ; j'aurais pu mourir sans t'avoir béni...

Le père s'interrompit dans un râle.

Le petit Siffrein pleurait toutes ses larmes.

Il ne comprenait pas bien ce que c'était que de mourir, si ce n'est qu'on emporterait son père au cimetière et qu'il ne le verrait plus, qu'il serait éternellement absent ; et une émotion lui serrait la gorge, l'envahissant tout entier comme à l'approche d'un mystère grand et terrible.

Le mourant reprit :

— Tu vas rester seul avec ta mère. Nous avons vécu bien pauvres, après moi vous le serez encore. Ecoute-moi, Siffrein ! si tu veux que je m'en aille moins triste, promets-moi de ne plus faire pleurer ta mère.

— Oh ! père, je te le jure ! sanglota l'enfant.

Et son front, s'inclinant sous la main agonisante qui le bénissait, vint s'appuyer sur les lèvres du mourant et reçut son dernier souffle dans un baiser.

II

A l'heure des funérailles, il ne restait pas un sou vaillant au logis. En dehors de la stricte ordonnance, le convoi de l'ouvrier n'eut qu'une messe dite par le curé de la paroisse, qui aimait les pauvres gens. La mère Costulat suivit le cercueil, tenant dans sa main celle du petit Siffrein.

Il ne pleurait plus, l'enfant, mais sa figure espiègle avait pris tout à coup un grand air de gravité et de force.

Après l'absoute, la bière descend dans la fosse avec un raclement de cordes ; l'eau bénite tombe comme